



MINERVA SPENCER

LES PARIAS

La femme aux yeux verts

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

La femme aux yeux verts

MINERVA
SPENCER

LES PARIAS

La femme
aux yeux verts

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Hibert*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
DANGEROUS

Éditeur original
Zebra Books published by Kensington Publishing Corp.

© Shantal M. LaViolette, 2018

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2019

*Pour Alicia Condon.
Merci d'aimer mes livres.*

1

Londres, 1811

Euphemia Marlinton envisageait d'empoisonner le duc de Carlisle. Dans les harems d'Orient le poison n'était-il pas une solution parfaitement raisonnable à certains problèmes ?

Malheureusement, il ne l'était pas s'agissant de ce problème précis.

Premièrement, elle ne disposait pas de poison et ne savait pas comment s'en procurer dans ce pays si froid et si déconcertant.

Deuxièmement, et surtout, empoisonner son père était très mal vu par la haute société.

Le duc de Carlisle n'imaginait évidemment pas ce qui se tramait dans l'esprit de sa fille alors qu'il lui infligeait le sermon désormais familier, tout en tournant autour de son monumental bureau en acajou. Pour qu'il n'ait aucun soupçon, Mia affichait une mine douce et soumise – un talent qu'elle avait peaufiné durant les dix-sept années passées dans le harem de Baba Hassan. Garder un visage serein tout en ruminant des pensées assassines occupait une grande partie de ses journées quand elle vivait au

milieu d'une soixantaine de femmes dont cinquante au moins souhaitaient sa mort.

Mia se rendit soudain compte que le silence était tombé dans le vaste cabinet de travail et que le duc fixait sur elle un regard qui jetait des éclairs.

— Tu m'écoutes, Euphemia ?

Les sourcils broussailleux de son père s'arquaient sur son front telles deux chenilles rousses furibondes.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, je n'ai pas bien compris, répondit-elle.

C'était un mensonge anodin, auquel elle avait recouru à plusieurs reprises ces six dernières semaines, et qui lui avait été fort utile. Un mensonge, car s'il était vrai qu'elle pensait encore en arabe, elle comprenait parfaitement l'anglais.

Sauf quand elle n'écoutait pas.

À en juger par son regard soupçonneux, le duc n'était plus tout à fait dupe de son stratagème.

— Je disais qu'il faut faire attention à ce que tu révèles aux gens. Je me suis donné beaucoup de mal pour cacher les détails les plus scabreux de ton passé. Aussi parler de décapitation, d'empoisonnement et de... d'eunuques me complique-t-il singulièrement la tâche.

Articuler ce mot, *eunuque*, était pour le duc si pénible que son teint pâle vira au rouge brique.

Mia baissa le nez, réprimant un sourire.

Interprétant cela comme un signe de contrition, le duc hocha la tête et se remit à faire les cent pas, l'épais tapis d'Aubusson brun et or étouffant le bruit de ses bottes. Il se racla plusieurs fois la gorge, comme pour en déloger les infectes syllabes qu'il avait été forcé de prononcer.

— Les efforts que j'ai consentis pour ton bien, poursuivit-il, seront réduits à néant si tu t'obstines

à raconter ton histoire dans ses moindres détails sordides.

« Pas toute mon histoire », songea Mia en observant son père par-dessous ses longs cils. Comment celui-ci réagirait-il si elle lui révélait l'existence de Jibril, son fils de dix-sept ans ? Ou si elle lui décrivait – *dans les moindres détails sordides* – les vices les plus exotiques du sultan Baba Hassan ? Valait-il mieux l'épouvanter avec la vérité ou le laisser continuer à la traiter comme une fille de quinze ans, elle qui fêterait bientôt ses trente-quatre ans ?

La réponse à cette question était évidente : la vérité ne serait profitable pour personne, surtout pas pour elle.

— Je suis navrée, Votre Grâce, murmura-t-elle.

— Hum, grommela le duc. Ta cousine affirme que tu as fait de réels efforts pour te conduire convenablement. Toutefois, vu ce dernier fiasco...

Il faisait allusion au dîner où elle avait déclaré qu'il était plus humain de décapiter les criminels que de les pendre. Comment aurait-elle pu deviner que des propos aussi banals provoqueraient une telle consternation ?

— Je crains que Rebecca ne soit pas assez stricte. Une main plus ferme serait peut-être préférable – celle de ta tante Philippa, par exemple ?

Mia tressaillit. Une petite semaine sous le regard perçant de sa tante Philippa avait été plus éprouvante que dix-sept années dans un harem grouillant d'intrigantes.

Une expression sévère se peignit sur le beau visage du duc.

— Ah, j'ai l'impression que malgré la barrière de la langue, tu te rends compte que ta vie changerait

radicalement si je t'envoyais à Burnewood Park auprès de ma sœur !

À cette horrible suggestion, Mia sentit son corps se crispier, prêt à se prosterner – une posture qu'elle avait adoptée avec Baba Hassan chaque fois qu'il manifestait son mécontentement, lequel mécontentement avait valu à plus d'une femme de perdre la tête, au sens propre. Heureusement, elle réussit à se retenir. La dernière fois qu'elle s'était comportée ainsi, en l'occurrence le jour de son arrivée en Angleterre, le duc avait été médusé et mortifié de voir sa fille se jeter à ses pieds élégamment chaussés.

Elle se borna donc à baisser de nouveau le nez.

— Je ne tiens pas à vivre avec tante Philippa, Votre Grâce.

Le duc poussa un soupir qui plana au-dessus d'elle tel un lointain roulement de tonnerre.

— Regarde-moi, Euphemia.

Elle leva les yeux. La résignation se lisait sur les traits de son père.

— Je pensais que tu aurais à cœur de tourner la page et de commencer une nouvelle vie. Si tu n'es plus toute jeune, tu es encore en âge de procréer. Et tu demeures attirante. Ton passé est certes un... obstacle...

Il s'interrompit, comme déconcerté par ce terme inadéquat.

— Plusieurs hommes tout à fait honorables sont cependant prêts à t'épouser. Il te faut apprendre à accepter les... hum... défauts de ces messieurs.

Les défauts. Mia faillit éclater de rire. En réalité, les seuls hommes prêts à épouser une femme mûre au passé douteux étaient séniles, laids, stupides ou dérangés, ou tout cela à la fois.

— Oui, Votre Grâce.

— Je t'accorde que ce ne sont pas les princes charmants dont rêvent les jeunes filles, mais tu n'es plus une jeune fille, Euphemia.

C'était, dans la bouche du duc, une constatation prosaïque, comme s'il parlait des canalisations de Carlisle House et non du bonheur de sa fille unique.

— Si tu ne t'améliores pas rapidement, tu n'auras d'autre choix que de mener une existence retirée à Burnewood Park. Or nous savons tous deux que ce n'est pas ce que tu souhaites.

Une pause, puis :

— La saison s'achève, et il est temps pour toi de décider de ton avenir. Tu comprends ?

— Oui, Votre Grâce.

Elle ne comprenait que trop bien. Son père voulait se débarrasser d'elle avant qu'elle ne commette quelque acte si scandaleux qu'elle ne serait plus du tout mariable.

— Parfait, conclut-il. Le bal de ce soir te permettra de faire plus ample connaissance avec quelques-uns de ceux qui s'intéressent à toi. Tout ce que je te demande, c'est de te conduire correctement et de t'amuser – dans la limite du raisonnable, bien sûr.

Sur ce, il lui tapota l'épaule, retourna s'asseoir à son bureau et se replongea dans l'examen d'un registre comptable.

L'audience était terminée.

Deux imposants valets, figés comme des statues, montaient la garde dans le couloir. Quand Mia sortit du cabinet de travail, l'un d'eux s'anima le temps de refermer la porte derrière elle.

Elle le remercia alors qu'elle savait fort bien que cela ne se faisait pas. S'il se garda de croiser son regard, une vive rougeur colora son cou de taureau.

Bien qu'elle fût de retour en Angleterre depuis plusieurs semaines, la proximité d'hommes séduisants qui n'étaient pas des eunuques demeurait pour elle une source de distraction. La fascination était souvent réciproque, et elle sentit que le valet la suivait des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers la bibliothèque.

Où qu'elle aille, au bal, dans les boutiques ou même dans la salle à manger familiale, tout le monde brûlait d'en apprendre davantage sur la mystérieuse fille du duc de Carlisle : les serviteurs, les badauds qui faisaient le pied de grue durant des heures devant Carlisle House pour l'apercevoir et, surtout, les échetiers des journaux à scandale qu'on vendait à chaque coin de rue.

Ces plumitifs n'écrivaient pas assez vite pour satisfaire leurs lecteurs avides d'anecdotes croustillantes sur Mia. Les plus intrépides avaient pourtant tout tenté. L'un d'eux s'était introduit dans sa voiture ; un autre s'était caché dans le coffre de cette même voiture ; un autre s'était faufilé dans le salon d'essayage de sa couturière favorite. Un autre encore, particulièrement entreprenant, s'était déguisé en femme pour se faire embaucher à Carlisle House comme fille de cuisine.

Chacun, dans ce pays, se targuait de connaître le passé de Mia. Hormis bien sûr les membres de sa famille, qui vivaient dans la terreur qu'elle ne profère ou ne commette des horreurs susceptibles de ternir à jamais leur nom.

Elle franchit le seuil de la bibliothèque et s'arrêta net. Son jeune frère était installé à la table qui trônait à l'autre bout de la pièce tapissée de livres. On ne distinguait que le sommet de son crâne derrière des piles chancelantes d'ouvrages et de papiers. Mia

ravala un grognement. Existait-il dans cette gigantesque demeure un endroit où elle puisse être seule pour réfléchir ?

— Excuse-moi, Cian, dit-elle comme il levait sur elle un regard surpris. J'ignorais que tu travaillais. Je te laisse à tes études.

Elle se détourna pour sortir, mais son frère se redressa à demi.

— Je t'en prie, reste. Tiens-moi compagnie. J'ai du mal à penser aujourd'hui.

— Tu penses trop, répliqua-t-elle en refermant la porte derrière elle.

Foulant le parquet de bois sombre, elle s'approcha du canapé en cuir sang de bœuf placé face au bureau.

— C'est aussi ce que dit père, observa-t-il.

— Ah, père.

Elle dénoua les rubans qui fermaient ses pantoufles en chevreau et s'en débarrassa vivement avant de s'asseoir, les jambes repliées sous elle.

— S'il te plaît, dit-elle en surprenant le regard de son frère. Je viens de subir un sermon, épargne-moi le tien.

Cian secoua la tête et une mèche auburn retomba sur son front.

— Tu peux t'asseoir comme bon te semble, Mia, je m'en moque. Ce n'est pas le cas de père, tu le sais. Prépare-toi à de nouveaux sermons si tu ne perds pas cette habitude.

Il déplaça une pile de livres pour mieux la voir.

— Alors, tu es impatiente de danser au bal de ce soir ?

— Non.

Cian s'esclaffa.

— Je ne plaisante pas ! Ce bal ne sera pour moi qu'une occasion supplémentaire de commettre une bévue et de m'attirer les foudres de père.

— Oh, je t'en prie, Mia ! Les gentlemen de mon club n'ont pas pris de paris à ton sujet. Du moins pas cette semaine, ajouta-t-il avec un sourire malicieux.

— Ha, ha, très drôle ! Je croyais pourtant que mon attitude au bal des Charring avait donné du grain à moudre à tous les parieurs de Londres.

Le sourire de Cian s'effaça.

— Il ne faut plus penser à ce... euh... cet incident. Je n'en ai pas entendu parler depuis des lustres.

L'incident en question s'était déroulé lors du désastreux premier bal de Mia. Son frère était naïf et exagérément optimiste : qu'on ne mise plus sur elle ne signifiait pas que l'affaire était oubliée.

— Quoi qu'il en soit, ce soir, tu seras entourée d'une nuée de soupirants.

Cian semblait déterminé à parer de couleurs attrayantes un événement qui n'était rien d'autre qu'une vente aux enchères.

Elle haussa les épaules.

— Oui, aucun indésirable n'est convié à la réception, nous n'aurons que la fine fleur de l'aristocratie. Lors du dîner chez les Powell, père m'a surpris en train de bavarder avec le rejeton d'un magnat du charbon. J'ai compris depuis qu'une fortune bâtie sur le charbon ou le textile était préjudiciable à une noble lignée, alors que l'idiotie, la débilité, voire la folie furieuse sont tout à fait acceptables.

Cian jeta un coup d'œil à la porte, comme si quelqu'un – le duc ? – risquait d'avoir l'oreille collée au trou de la serrure.

— Ma chère sœur, tu devras tenir ta langue si tu désires harponner un homme, fût-il affligé de toutes ces tares.

— Il paraît, en effet. Père m'a aussi clairement laissée entendre qu'il m'enfermerait avec tante Philippa pour le restant de mes jours si je ne me mariais pas avant la fin de la saison.

Cian ne répliqua pas. Mia lut sur ses traits une tristesse qui lui donna des remords.

— Ne fais pas attention à moi, reprit-elle. Je n'ai pas digéré les réprimandes de père.

— Tu sais qui il a invité ce soir à ton intention ?

— Oh que oui ! répondit-elle d'un ton léger malgré la colère qui bouillait dans ses veines. Il y aura lord Cranston – un octogénaire qui bave, qui me prend pour l'une de ses sept filles, et qui a désespérément besoin d'un héritier mâle et d'une toiture neuve pour son manoir du Devon. Le vicomte Maugham, vingt-deux printemps, un teint de rose et un goût prononcé pour les jeunes garçons.

— Mia !

Cian avait sursauté et heurté du coude une pile de livres qu'il rattrapa de justesse.

— Qui t'a raconté une chose pareille ?

— J'ai trente-trois ans passés, lui rappela-t-elle. Et ose me dire que ce n'est pas la vérité ?

S'il ne la contredit pas, il rougit jusqu'aux oreilles.

— Ta mine est éloquente, ironisa-t-elle.

Pour sa part, elle ne rougissait plus depuis belle lurette. Le sultan avait épuisé ses réserves de pudeur.

— Ne parle surtout pas de cela en société, Mia, et surtout pas devant père.

— Je ne suis pas en société, je suis en tête à tête avec toi. Si je ne peux pas être franche avec mon frère, avec qui le serai-je ? La cousine Rebecca ?

— Seigneur Dieu, non !

Mia poussa un soupir.

— Enfin, Cian, tu crois vraiment que j'aborderais un tel sujet avec elle ?

— Non... probablement pas. Promets-moi cependant de ne jamais m'en parler si quelqu'un est dans les parages.

Elle soupira de nouveau.

— Je suis sérieux, Mia. Donne-moi ta parole.

Avec son air sévère, ses yeux verts perçants, il ressemblait beaucoup à leur père – une comparaison qu'il n'apprécierait pas.

— Très bien, je te donne ma parole. Doit-on cracher dans notre paume et se serrer la main comme quand nous étions enfants ?

Il secoua la tête, accablé.

— Je plaisantais, pouffa-t-elle. Je jure de ne parler de ces choses que si nous sommes seuls. Cela te convient ?

Un pli soucieux barra le front de Cian.

— J'espère que tous tes prétendants ne sont pas aussi repoussants ?

Elle aurait voulu le rassurer et se rassurer elle-même. Après tout, ses exigences en matière de mariage n'avaient rien d'excessif. Elle ne demandait pas qu'on l'aime, loin de là. De l'indifférence, voilà ce qu'elle désirait. Moins son mari s'intéresserait à elle, plus il lui serait facile de préparer son évasion.

Car elle devait retourner à Oran.

Ce n'était pas le genre de projet qu'elle pouvait confier à Cian, bien sûr. D'autant qu'il essuierait, comme toute la famille, une humiliation publique lorsqu'elle abandonnerait son époux, quel qu'il soit. Si seulement elle pouvait disparaître sans mettre quiconque dans l'embarras. Malheureusement, tant

qu'elle serait célibataire, elle n'aurait pas un sou de son père. Et même en supposant qu'elle ait de quoi payer le voyage, les domestiques du duc, qui la surveillaient sans relâche, rendaient toute fuite impossible. Elle devait se marier, elle n'avait pas le choix.

— Mia ?

S'arrachant à ses pensées, elle lui sourit.

— Malgré mes jérémiades, j'attends le bal de ce soir avec impatience.

Un pieux mensonge, mais le soulagement de son frère fut si visible qu'elle ne le regretta pas. Elle enfila ses pantoufles, renoua les rubans autour de ses chevilles, et se leva.

— Je te laisse travailler, dit-elle en allant déposer un baiser sur la joue de son cadet.

— N'oublie pas de réserver une danse à ton petit frère ! lui lança-t-il alors qu'elle quittait de la pièce.

Elle referma la porte derrière elle et resta un instant immobile. Ne devrait-elle pas lui parler de ses projets ? Peut-être l'avait-elle mal jugé ? Après tout, lui non plus n'était pas heureux dans cette demeure. Il passait le plus clair de son temps dans ses livres pour se soustraire aux attentes écrasantes que le duc plaçait en lui. Accepterait-il de l'aider ?

Non. Si Cian pouvait compatir en ce qui concernait son mariage, en revanche, il ne comprendrait pas qu'elle souhaite retourner à Oran. Et il serait choqué d'apprendre qu'elle avait un fils. Aux yeux de la haute société, son Jibril adoré serait à jamais un bâtard mâtiné de barbare.

Il lui faudrait trouver seule le moyen de le rejoindre. Et plus vite elle se marierait, plus vite elle quitterait cet affreux pays.

Elle choisirait un mari ce soir même, quoi qu'il lui en coûte.

Sayer tendit deux gilets à Adam pour qu'il fasse son choix.

Adam allait rejeter les deux, qui ne convenaient pas pour une soirée à son club, quand il se souvint du duc de Carlisle. L'aristocrate, d'ordinaire si distant, avait paru enchanté de le rencontrer au White¹. Adam en avait été stupéfait. À quand remontait la dernière fois que quelqu'un avait été ravi de le voir ?

Si la cordialité du duc l'avait étonné, ses propos l'avaient intrigué, et l'intriguaient encore quatre jours plus tard.

— Bon sang de bois, marmonna-t-il.

— Plaît-il, milord ?

— Celui-ci, Sayer, répondit Adam, désignant le gilet de soie blanche.

Il ne cessait de peser le pour et le contre depuis mardi, et hésitait encore. Devait-il ou non accepter l'invitation du duc au grand dîner suivi d'un bal ?

Lors de leur rencontre au club, le duc – qu'il connaissait à peine – l'avait accosté comme s'ils étaient de vieux amis.

1. Club fondé en 1693, l'un des plus élitistes de Londres. (*N.d.T.*)

— Ah, Exley, j'espérais bien vous trouver ici aujourd'hui ! Vous avez une minute ?

— Bien sûr, Votre Grâce, avait répondu Adam, une fois remis de sa stupeur.

Tout en enfilant son gilet, il se remémora non sans plaisir la tête des gentlemen présents ce matin-là. Tous observaient ce fascinant spectacle : le duc, l'un des personnages les plus respectés de la haute société, qui faisait des ronds de jambe au membre le plus tristement célèbre du club.

Le duc l'avait entraîné vers deux fauteuils près de la cheminée et avait chassé d'un geste le serveur qui s'approchait.

— Dites-moi, Exley, avez-vous reçu une invitation à cette soirée que nous donnons samedi ?

— Une soirée ?

— Oui, un bal pour ma fille.

— Eh bien... non.

— Aucune importance, lâcha le duc en agitant la main. Mon écervelée de cousine, qui a tout organisé, ignorait sans doute que vous étiez en ville.

Le duc mentait comme un arracheur de dents, mais il eut au moins la délicatesse d'en rougir. Il savait pertinemment, comme son « écervelée » de cousine et toute la bonne société, qu'Adam quittait rarement Londres, même après la saison mondaine.

— Bref, résuma Carlisle avec entrain, je vous invite personnellement.

— J'en suis honoré, Votre Grâce.

Et sacrément étonné. Depuis dix ans, rares étaient les aristocrates désireux de frayer avec lui. En fait, depuis qu'on l'avait surnommé « le Fatal Marquis » – surnom qu'on ne chuchotait que derrière son dos.

Carlisle se pencha vers lui, comme s'il s'appêtait à lui faire une confidence.

— Vous savez sûrement que lady Euphemia est de retour après une assez longue absence, non ?

Adam en était resté bouche bée. Carlisle évoquait « l'absence » de sa fille, qui avait tout de même duré dix-sept ans, avec une désinvolture surprenante. Le sujet fascinait pourtant la population, au point que certains journalistes plus futés que les autres avaient amassé des fortunes en entretenant la curiosité du public. Depuis maintenant six semaines, une question alimentait les potins : où était passée Euphemia Marlinton durant tout ce temps ?

Adam avait souri à son interlocuteur.

— Il me semble en effet avoir entendu parler du retour de votre fille.

L'ironie, sans doute trop subtile, échappa à Carlisle.

— Vous ne l'avez pas rencontrée, n'est-ce pas ?

— Nos chemins ne se sont jamais croisés, Votre Grâce.

Le contraire eût été bizarre. Adam fuyait les réceptions, et lady Euphemia ne fréquentait ni les clubs ni les tripots, et n'avait jamais mis les pieds dans le pied-à-terre où il retrouvait sa maîtresse.

— Vous devez faire sa connaissance, Exley. Elle rêve de mariage, comme toutes les femmes. Elle a hâte de pouponner.

Le duc n'aurait pas été plus direct pour lui vendre une poulinière. Pour un peu, il lui aurait indiqué la date de sa prochaine ovulation.

— Celui qui l'épousera aura de la chance, avait-il ajouté.

— J'imagine que les prétendants sont nombreux, Votre Grâce.

Cette fois, le sarcasme avait fait mouche. Le sourire du duc s'était figé.

— Comment va votre petite famille, Exley ? Vous avez trois filles, n'est-ce pas ?

Une façon peu délicate de rappeler à Adam qu'il n'avait pas d'héritier. Peu délicate mais efficace, puisqu'il était en train de s'habiller pour sa première réception mondaine depuis près de dix ans.

Sayer l'aïda à enfiler son frac flambant neuf aux boutons en argent et onyx – un véritable travail de force qui les laissa tous deux essoufflés.

Adam comprenait que Carlisle veuille marier au plus vite sa fille qui n'était plus de première jeunesse. En revanche, il ne comprenait pas pourquoi le duc souhaitait que sa fille unique épouse un homme comme lui, à la réputation exécrationnelle.

Sayer lui tendit un plateau chargé de montres, chaînes, bagues, épingles à cravate et monocles. Adam prit sa chevalière – une lourde bague sertie d'un rubis passablement tape-à-l'œil. Il choisit le lorgnon le plus simple, et une discrète chaîne de montre ornée d'un cabochon de saphir.

Ainsi paré, il recula d'un pas et s'examina dans le miroir en triptyque. Trois hommes identiques, en habit de soirée, lui rendirent son regard. Ils semblaient perplexes et un brin agacés.

Il pouvait encore se changer et aller passer la soirée à son club.

— Votre voiture est prête, milord, l'informa Sayer en lui tendant son chapeau et sa cape.

Adam aurait juré que ce dernier, qui en aurait remontré au Sphinx en matière de retenue, était content. Pas besoin d'être grand clerc pour deviner ce qui se disait à l'office. Les domestiques, y compris l'impassible Sayer, étaient certainement ravis que leur maître sorte enfin de sa réclusion volontaire. Comment leur en vouloir ? Travailler pour un

homme que le Tout-Londres considérait comme un assassin n'était pas particulièrement agréable.

À leurs yeux, le bal de ce soir était la première étape de sa réhabilitation. Après quoi il se marierait et la nursery serait bientôt pleine d'enfants. Des enfants qu'il ne cacherait pas au fin fond de la campagne comme ses filles.

— Ne m'attendez pas, Sayer, dit-il en enfilant ses gants.

Les lèvres pincées en un rictus désabusé, il longea le couloir silencieux, puis descendit l'escalier de marbre. Ce bal s'annonçait comme l'équivalent mondain du supplice chinois. Toute la soirée, il lui faudrait endurer la médisance de ses pairs dans le seul but de faire la connaissance d'une femme qu'il n'avait nulle envie de connaître et ne comptait pas épouser – une femme qui, selon les commentaires des uns et des autres, ressemblait soit à une matrone, soit à une danseuse de ballet.

Ou pire ? Sans doute y avait-il quelque chose qui clochait chez elle pour que son propre père envisage d'avoir pour gendre un homme comme le marquis d'Exley.

Mia observait son reflet dans le miroir tandis que LaValle la coiffait. La femme de chambre, quoique insupportablement prétentieuse, était douée. Elle avait réussi à dompter les boucles rousses de Mia et à les rassembler en une coiffure qui la grandissait.

Si elle avait pu modifier son physique, elle aurait opté pour des centimètres supplémentaires. Avec son mètre cinquante, elle devait lever la tête pour parler à quiconque avait plus de dix ans. Elle avait

la taille d'une petite fille, ce qui incitait les hommes à la traiter comme telle et à lui donner des ordres.

Elle n'était cependant pas vêtue comme une gamine. Sa robe était un chef-d'œuvre de soie vert jade, moulante et soutenue par un seul jupon quasiment impalpable. Cette toilette ne manquerait pas de choquer son père, mais elle avait été confectionnée par la couturière qu'il avait lui-même choisie – il ne pourrait donc pas rouspéter. Du reste, cette tenue était bien sage comparée à ce qu'elle portait dans le palais du sultan, où elle était la plupart du temps à moitié nue. Il faisait chaud dans le désert, et se plonger fréquemment dans les piscines du harem était l'unique moyen de ne pas devenir folle durant les étés torrides.

LaValle lui passa au cou le célèbre collier d'émeraudes des Carlisle, puis recula.

— Et voilà ! dit-elle.

Inclinant la tête de côté, Mia examina son reflet dans le miroir. Dans le harem du sultan, lorsqu'elle était très jeune et n'avait pas encore affirmé son autorité, elle avait été la cible d'incessantes moqueries. Plus tard sa petite taille, sa tignasse flamboyante et ses taches de rousseur avaient continué d'amuser les voluptueuses beautés aux yeux de jais qui se disputaient les faveurs de Baba Hassan.

La femme séduisante et raffinée qu'elle contemplait à présent ne ressemblait plus du tout à la gamine terrifiée et empotée d'autrefois. Elle était... royale.

À cet instant, la cousine Rebecca entra dans le boudoir. Elle s'arrêta sur le seuil, porta une main gantée à sa bouche.

— Oh, Mia, vous êtes parfaite ! Une vraie poupée.

Rebecca était vêtue d'une banale robe gris-brun, une couleur à proscrire impérativement. Mia ravala un soupir. Sa cousine n'était pas belle, mais elle avait des traits délicats et des yeux gris empreints de douceur. Dans une robe bleue ou mauve, elle aurait été charmante.

— Merci, cousine Rebecca. Vous êtes ravissante, vous aussi, mentit-elle en s'approchant pour l'embrasser sur la joue.

Rebecca s'empourpra et lui tapota gauchement le bras.

Mia se désolait que les membres de sa famille soient si peu enclins à exprimer leur affection. Pour sa part, l'amour et la tendresse l'avaient aidée à survivre dans le palais du sultan. Elle avait beaucoup câliné son fils quand il était petit. En grandissant, il était resté très affectueux, même s'il avait coupé court aux effusions en public après que son demi-frère Assad s'était moqué de lui sous prétexte que les câlins étaient réservés aux bébés.

Reculant la tristesse qui la submergeait dès qu'elle songeait à son fils, elle sourit à sa cousine.

— Vous êtes prête ?

Il y avait dans le vaste salon une ribambelle de personnages aux cheveux cuivrés, donc apparentés aux Carlisle, et un nombre anormal de célibataires. Mia bavardait avec le fils d'un comte du Nord – un gentleman d'âge moyen affligé de dents de lapin que la vue de son décolleté faisait bafouiller – quand un silence étrange s'abattit sur l'assemblée. Tous les yeux s'étaient tournés vers un homme brun et mince qui se tenait au côté du duc.

Mia donna un petit coup de coude à son frère, en grande discussion avec un vieux monsieur, membre de son cercle de philosophie.

— Qui est cet homme qui parle avec père ? chuchota-t-elle.

Il suivit la direction de son regard et se figea.

— Seigneur Dieu ! Comment est-ce possible ?

— Quoi donc ? s'étonna Mia, observant tour à tour l'expression outrée de son frère et l'inconnu qui provoquait cette réaction.

Contrairement au duc, qui arborait un gilet brodé en soie verte, le nouveau venu n'avait pas la moindre touche de couleur sur lui. Ses cheveux étaient noirs, son teint était pâle, un contraste frappant. Mia était trop loin pour distinguer la couleur de ses yeux sous les sourcils bien dessinés. Des pommettes hautes, une mâchoire volontaire et une bouche au pli sévère complétaient le portrait.

Comme le duc se penchait pour lui murmurer quelques mots, l'inconnu ajusta son lorgnon et balaya le salon du regard, tel un aigle à la recherche d'une proie. Même à distance, Mia perçut l'irritation du duc – son interlocuteur n'avait que faire de ce qu'il lui racontait. Elle réprima un sourire. Qui était cet homme capable de traiter par le mépris l'un des aristocrates les plus puissants d'Angleterre ?

Elle frappa le bras de son frère avec son éventail.

— Qui est-ce ?

— Adam de Courtney, marquis d'Exley, répondit Cian entre ses dents.

— Pourquoi le fusilles-tu du regard ?

Il semblait tellement scandalisé que c'en était comique.

— Pourquoi les invités feignent-ils de ne pas le regarder ?

— Parce que le voir dans un tel cadre est inouï.

— Le voir ici, dans cette demeure ?

— Non, dans une grande réception, au milieu de gens convenables. Il n'a pas assisté à une soirée mondaine depuis...

— Depuis ?

— Peu importe, la rabroua-t-il. Depuis longtemps.

Cian regarda de nouveau l'inconnu qui parlait au duc. Ce dernier fronça les sourcils, visiblement mécontent.

— Bonté divine, murmura Mia, père n'a pas l'air d'apprécier ce qu'on vient de lui dire.

— Tant pis pour lui, il l'a cherché.

Avant que Mia ait pu demander à son frère de s'expliquer, le marquis ajusta de nouveau son lorgnon et fixa les yeux sur elle.

— Quel culot, grommela Cian en se mettant devant elle.

Mia lui prit le bras.

— Je n'ai pas besoin que tu me serves de bouclier.

Il l'ignora et se rapprocha.

— Nom d'une pipe, il vient par ici. Ne lui adresse pas la parole, Mia, laisse-moi m'occuper de lui.

Le marquis d'Exley se déplaçait avec une aisance digne d'un félin. D'une taille juste au-dessus de la moyenne, il avait les épaules larges, les hanches étroites, et les cuisses musclées d'un homme habitué à l'activité physique.

Le temps qu'il traverse le salon, il ne restait plus de ce côté de la pièce que Mia et Cian. Les tantes, cousins et prétendants potentiels s'étaient égaillés à son approche.

Ses yeux, nota Mia, étaient d'un bleu translucide, que d'épais cils noirs rendaient encore plus saisissants.

— Vous faites les présentations, Abermarle ? suggéra-t-il à Cian d'une voix grave aussi séduisante que le reste de sa personne.

Les poings serrés, raide comme un piquet, Cian ne répondit pas. Le marquis l'étudia comme il aurait étudié un insecte. Plus son examen se prolongeait, plus Cian rougissait.

Mia aurait volontiers giflé son frère. Quelle mouche le piquait ?

Elle se retint, s'écarta de lui et tendit sa main au marquis dans l'espoir d'empêcher son frère de lui sauter à la gorge.

— Euphemia Marlinton, se présenta-t-elle.

Le marquis s'inclina sur sa main.

— Enchanté de faire votre connaissance, lady Euphemia. Je suis le marquis d'Exley.

Ses lèvres, qui paraissaient aussi dures et froides que la pierre, laissèrent sur son gant de satin une empreinte brûlante.

Elle le gratifia de la gracieuse révérence qu'elle réservait naguère au sultan. Lorsqu'elle se redressa, un semblant de sourire jouait au coin de la bouche du marquis.

— Vous voilà de retour dans votre famille, milady. Vous devez vous en réjouir, j'imagine ?

Une question apparemment anodine, mais où Mia perçut une note ironique. Y avait-il dans ce salon, et dans tout Londres, quelqu'un qui ignore encore à quel point son retour avait contrarié le duc ?

Elle refusait cependant de montrer à ces gens combien elle en était blessée.

— J'en suis heureuse, milord, et tout particulièrement de retrouver mon petit frère.

Tous deux se tournèrent vers Cian, qui se contenta de dévisager le marquis comme s'il était le diable en

personne. Ébranlée, Mia ajouta étourdiment, pour meubler le silence :

— Mon frère me dit que votre présence, ce soir, est un événement, lord Exley.

Celui-ci arqua les sourcils comme s'il était surpris d'apprendre que Cian savait parler.

— D'une manière générale, je ne raffole pas des réceptions mondaines. Votre père m'a toutefois convaincu que j'aurais tort de manquer celle-ci.

Au cas où elle n'aurait pas bien compris que le duc avait organisé cette soirée pour la mettre à l'encan, Exley entreprit de la détailler de pied en cap. Il n'aurait pas examiné autrement un pur-sang lors d'une vente aux enchères de Tattersall. Son regard pareil à une flamme bleue la brûlait à travers ses vêtements. Il s'attarda sur sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait au rythme de son souffle un peu haletant – comme si elle avait couru.

Puis l'expression cruelle et calculatrice du marquis se modifia subtilement, cédant la place à... l'approbation, tout en demeurant calculatrice.

Cian émergea de sa stupeur.

— Exley, que diable faites-vous...

À cet instant, le majordome annonça d'un ton solennel :

— Le dîner est servi !

— Me ferez-vous l'honneur de prendre mon bras, lady Euphemia ?

Mia inclina la tête et posa la main sur la manche du marquis. Impossible de résister à la tranquille autorité de cette voix de velours. Du reste, elle n'en avait aucune envie.

Bien qu'Exley ne fût pas particulièrement grand, la tête de Mia lui arrivait tout juste à l'épaule, et il devait raccourcir son énergique foulée pour ne pas la distancer. Ils parcoururent en silence les quelques mètres qui séparaient le salon de la salle à manger. Comme les autres couples qui les précédaient, ils s'immobilisèrent un instant sur le seuil, frappés par le somptueux spectacle qui s'offrait à eux.

La pièce était gigantesque, ornée de lustres monumentaux dont les innombrables bougies auraient pu éclairer la moitié de Londres. Le duc n'était pas un adepte de la modernité ; cependant il avait opté pour la dernière nouveauté en matière de dîner d'apparat : le service à la russe. La table dressée pour quarante convives était recouverte d'une nappe blanche sur laquelle étincelaient couverts en argent, verres en cristal, assiettes en porcelaine et imposants services à condiments.

Les invités, pourtant habitués au luxe, et donc blasés, en semblaient presque intimidés.

Le marquis escorta Mia jusqu'à une chaise proche du bout de la table.

— Vous êtes ici, milady, dit-il. Quelle surprise ! ajouta-t-il froidement en déchiffrant le nom inscrit

sur le marque-place voisin. J'ai la chance d'être placé à côté de vous.

Était-ce l'accueil effarant que lui avaient réservé les Carlisle et l'ensemble des invités qui le rendait si méprisant, ou était-ce un trait de son caractère ? Peu importait. Pour Mia, ce dédain était bien plus attrayant que les hypocrites flatteries de tous ceux qui guignaient sa main et sa fortune. En réalité, Exley était le seul des prétendants sélectionnés par le duc qui ne la dégoûtât pas d'emblée. À vrai dire, il était même scandaleusement séduisant.

Mais pourquoi son père ne le lui avait-il pas présenté plus tôt ? s'interrogea-t-elle. Mystère. Peut-être avait-elle tort de le considérer comme un prétendant potentiel. Cela dit, pourquoi l'aurait-on placé à côté d'elle ?

— Bonsoir, Mia.

La voix détestable la tira de ses réflexions. S'arrachant un sourire, elle se tourna vers son voisin de droite.

— Bonsoir, sir Chambers.

L'honorable Horace Chambers – le favori du duc pour le titre de gendre – gloussa, ce qui fit trembloter son double menton.

— Allons, Mia, nous sommes bons amis. Appelez-moi Horry.

Elle esquissa un vague hochement de tête. Un grand sourire fendit la figure de son interlocuteur, qui promena sur son décolleté un regard répugnant.

— Vous êtes ravissante, ma chère.

Des gouttes de sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure, et Mia frémit quand il posa sur son poignet sa main moite aux doigts aplatés. Quoique quadragénaire, son embonpoint et son visage rougeaud le faisaient paraître plus vieux que son

propre père. Il affichait une amabilité débonnaire que démentait la lueur avide au fond de ses yeux, lueur qu'elle avait souvent vue dans ceux du sultan lorsqu'elle était très jeune.

Elle saisit sa serviette pour échapper au contact de cette main. Chambers jeta un coup d'œil au marquis, grimaça et émit un grognement.

Mia épia la réaction d'Exley. La femme assise à sa gauche avait déplacé sa chaise pour mettre entre eux le plus de distance possible. Résultat, elle était quasiment sur les genoux de son autre voisin. Quelle grossièreté ! Pourquoi diable tous ces gens se comportaient-ils ainsi ?

— Venez-vous souvent à Londres, lord Exley ? s'enquit Mia pour exprimer au marquis sa solidarité.

Exley prit la serviette roulée sur l'empilement d'assiettes qu'il avait devant lui et la déplia d'un geste lent et élégant.

— Mon domaine se trouve dans le Hampshire, mais je passe le plus clair de mon temps dans la capitale.

Mia s'efforça de situer mentalement le Hampshire sur la carte d'Angleterre. N'était-ce pas au bord de la mer, dans le sud ? Elle ne pouvait quand même pas lui demander s'il y avait dans le Hampshire des ports d'où elle pourrait embarquer sans difficulté pour Oran.

— Vous préférez vivre en ville et pourtant vous fuyez les mondanités ? Dites-moi, milord, quelles distractions appréciez-vous ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— J'apprécie cette soirée.

Ce superbe bloc de glace était-il en train de flirter avec elle ? Si oui, il faisait preuve de subtilité. Il ne ressemblait décidément pas à ses autres soupirants

qui couraient après sa dot tels des chiens de chasse aux trousses d'un renard, jappant et se pourléchant les babines.

Mais était-il, oui ou non, un candidat au mariage ? Elle n'avait pas le temps de finasser.

— Votre épouse est à Londres, elle aussi ?

— Elle est morte voilà quelques années.

Le cœur de Mia fit une embardée qui la consterna. Avait-elle perdu toute sensibilité ? Cet homme avait peut-être adoré sa femme et était inconsolable. Elle chercha sur son visage une émotion quelconque, n'en trouva pas.

— Avez-vous des enfants, milord ?

— Trois filles, répondit-il d'un ton bref, comme si une progéniture femelle méritait à peine d'être mentionnée.

— Et quel âge ont-elles ?

— L'aînée a dix-sept ans, les deux autres sont encore à l'école.

Sur quoi il se plongea dans l'examen du menu, appuyé contre la salière. Le repas l'intéressait apparemment beaucoup plus que ses filles... ou sa conversation avec Mia.

Elle n'en prit pas ombrage. Elle fut même soulagée d'échapper un instant à son regard d'aigle. Il émanait de lui une intensité à la fois excitante et épuisante. Il paraissait aussi tellement parfait qu'elle avait une envie folle d'effleurer ses pommettes saillantes, la pointe de ses cils, sa bouche...

Un frisson délicieux la parcourut. Tournant machinalement la tête, elle croisa le regard de son père.

Les yeux verts du duc se posèrent sur Exley, puis sur Chambers, et enfin sur Mia. Le message était clair. Il en avait assez de lui présenter des prétendants comme un chat aligne des souris mortes sur

un paillasson. Si elle ne se décidait pas, il choisirait pour elle.

Elle savait que ce moment arriverait, elle s'y était préparée. Elle avait glané le maximum de renseignements sur les aristocrates désargentés qui briguaient sa main. Une tâche ardue pour qui n'avait ni moyens ni relations.

Elle n'était pas difficile, certes, mais il lui faudrait coucher avec son mari, du moins jusqu'à son évasion. Elle ne tenait donc pas à attraper la vérole avec lord Herringford, affable et ruiné, ni à se retrouver couverte de bleus à cause de Horace Chambers, qui aimait frapper ses maîtresses.

Récemment, elle avait mené l'enquête sur le vicomte Maugham. Son domaine était perdu au fin fond de la campagne, ce qui compliquerait sa fuite. En revanche, le vicomte était si efféminé qu'il la laisserait tranquille. C'était donc son candidat favori.

Jusqu'à ce soir.

Elle étudia discrètement le profil austère du marquis. Faire l'amour avec un homme aussi beau ne serait pas une corvée ; elle se demandait cependant ce que dissimulait cette façade attirante. À en juger par l'hostilité muette qu'il inspirait à tous, il devait avoir un lourd passé. Cela dit, on la traitait de la même façon, sans la moindre raison valable. Dans ce pays, être différent faisait automatiquement de vous un paria.

Toute à ses pensées, elle continuait de scruter son voisin lorsqu'il tourna la tête vers elle. Une flamme s'alluma dans le bleu glacial de ses yeux, un sourire incurva ses lèvres.

Mia se hérissa. Comment osait-il la regarder avec cet air condescendant ? Elle lui rendit son regard et déplia sa serviette d'un geste un peu trop brusque.

Elle s'était laissé attendrir par sa figure agréable. Il ne valait pas mieux que les autres – un vulgaire coureur de dot qui s'attendait sans doute qu'elle se pâme de gratitude à la perspective d'épouser un marquis, fût-il un paria.

Elle prit une huître sur le plateau en forme de coquille que lui présentait un laquais. Si le marquis les voulait, elle et son argent, il devrait les gagner, comme les autres. Et puisqu'elle n'avait pas le temps de mener sa petite enquête, elle se rabattrait sur une approche plus brutale.

— Dites-moi, milord, attaqua-t-elle, votre fille aînée profite-t-elle de la saison mondaine ?

Il pinça les lèvres – la question l'agaçait.

— Non, elle est dans le Hampshire avec ses sœurs.

Encore un qui estimait préférable de laisser femme et enfants à la campagne pendant qu'il s'amusait à Londres. Parfait, c'était précisément ce genre d'individu qu'elle recherchait.

C'était aussi le genre d'homme qui réveillait inmanquablement le diabolotin qui sommeillait en elle.

— Vos filles sont seules à la campagne pendant que vous vous distrayez à Londres ?

— Elles ne sont pas livrées aux loups, lady Euphemia. Ma sœur est avec elles.

— Comme c'est commode, lord Exley.

Il haussa négligemment une épaule.

— D'aucuns diraient que mon absence est pour elle une bénédiction.

— Et pour votre épouse, était-ce aussi une bénédiction ?

Mia se mordit si violemment la lèvre qu'un goût de sang se répandit dans sa bouche. Que diable faisait-elle ? Elle se montrait aussi grossière que les autres.

— Malheureusement, elle n'est plus là pour en témoigner.

Il s'interrompt, son regard se posa une fraction de seconde sur le décolleté de Mia qui sentit le feu lui monter aux joues. Elle rougissait ? Voilà qui était extraordinaire.

— Mais mon existence est trop ennuyeuse pour mériter qu'on s'y arrête, poursuivit-il. Je préférerais parler de vous.

— Ah oui ? minauda-t-elle en dépit du signal d'alarme qui retentissait dans son esprit.

— Oui, j'ai cru comprendre que vous étiez particulièrement douée pour la danse, dit-il avec la mine d'un galopin qui vient de donner un coup de pied dans une fourmilière et se délecte à l'avance du résultat. C'est même l'écho de vos prouesses qui m'a poussé à venir ici ce soir.

À mesure qu'il enfonçait le couteau dans la plaie, sa voix se faisait plus caressante. Le mufler ! pesta Mia, suffoquée.

Il faisait allusion au bal de lord et lady Charring, le premier événement mondain auquel elle avait participé – avec quelque trois cents personnes, le gratin de la haute société.

Après réflexion, Rebecca lui avait conseillé d'accorder sa première danse à l'un des bons amis du duc, qui n'était plus de première jeunesse. Au bout de quelques figures d'un quadrille endiablé, la figure de son malheureux cavalier avait viré au rouge brique. Inquiète, Mia lui avait suggéré de se reposer un peu. À peine avaient-ils quitté la piste de danse que le duc avait fondu sur elle pour l'expulser manu militari de la salle de bal.

Elle en avait été sidérée. Qu'avait-elle fait de mal ? Elle adorait danser, c'était l'un de ses rares talents.

Baba Hassan lui demandait toujours de danser pour lui, même après qu'il s'était fatigué d'elle.

La colère froide de son père l'avait épouvantée. Elle en tremblait encore. L'incident avait été pour elle un point de non-retour : elle avait su ce soir-là qu'elle ne pourrait pas vivre dans ce pays.

Le marquis la dévisageait, impassible. Elle lui aurait volontiers planté sa fourchette dans la main, au lieu de quoi elle le gratifia d'un sourire suave.

— Quel dommage que vous n'ayez pas assisté à ce bal, milord. J'aurais peut-être pu vous montrer comment on fait.

Une étincelle s'alluma dans le regard du marquis. Il se pencha vers elle.

— Peut-être pouvez-vous le faire ce soir. Voulez-vous m'inscrire sur votre carnet de bal ? Pour un quadrille, par exemple.

L'odieux personnage !

— Puisque vous avez besoin de vous divertir, milord, je vous réserve ma première danse.

Sur quoi, elle lui tourna ostensiblement le dos.

Adam étudia un instant les épaules crispées de la jeune femme, sa nuque raide, et réprima une grimace. Elle l'avait provoqué et il avait réagi sans réfléchir, avec une brutalité et une perfidie qui ne lui ressemblaient pas.

Elle salua d'un rire clair une boutade de Horace Chambers dont la figure rubiconde s'illumina, comme si son cheval venait de remporter la Gold Cup à Ascot. Depuis que les convives s'étaient assis, ce vieux débauché couvait la fille de Carlisle d'un regard jaloux. À la seconde où elle avait tourné le dos à Adam, tel un sanglier en rut, il s'était jeté sur elle.

Le barbon était un pervers notoire qui traînait une réputation exécrationnelle. Mais Adam valait-il mieux que lui ? Il s'était conduit avec Euphemia Marlinton comme la brute cruelle qu'on l'accusait d'être. Et il était assis là, à cette table, et prenait part à cette farce. Non, il n'était pas différent de Chambers ou des autres dégénérés que Carlisle avait réunis ce soir.

Une vague de dégoût le submergea. Était-il donc tombé si bas ? Allait-il entrer en compétition avec les satyres, les ivrognes et les malades qui se disputaient la dot d'une femme que son père vendait à l'encan et qui n'avait certainement pas son mot à